

Un tableau qui fait parler

Daniel Marchildon

Numéro 131, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40750ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marchildon, D. (2006). Compte rendu de [Un tableau qui fait parler]. *Liaison*, (131), 47–47.

Un tableau qui fait parler

DANIEL MARCHILDON

QUAND TROIS peintures, des portraits, se mettent à parler, on est porté à écouter. Or, cette pièce, la reprise d'un texte de 1983 du dramaturge québécois Normand Chaurette, accroche davantage l'œil que les autres sens. Même si les comédiens et les décors somptueux réussissent à nous plonger dans un univers surréaliste, l'histoire manque de drame et d'enjeux et ne retient pas notre attention d'un bout à l'autre.

Nous sommes en juillet 1954, à Métis-sur-Mer, bercés par la vague au bord du fleuve Saint-Laurent. Zoé Pé, riche héritière aux airs de Castafiore, interprétée par Érika Gagnon, se divertit comme elle le peut avec ses deux invités qui profitent de ses largesses, soit un aveugle, Octave (Hugo Lamarre) et la jeune Pamela (Lina Blais), trop portée sur le champagne. À ceux-ci, s'ajoute Casimir Flore, le capitaine des pompiers (Guy Mignault). Mais un orage gronde dans le ciel et son écho se répercute sur la terre. Un peintre, qui habite de l'autre côté du marais, en face de chez Zoé Pé, espionne la femme et ses invités pour peindre leur portrait. La possession de ces tableaux et de leurs sujets déclenche un engrenage fatal et une tempête symbolique.

La pièce aborde des thèmes importants, notamment : l'art comme reflet de la vie, l'immortalité à travers l'art et nos droits sur notre image, par exemple, dans la façon dont nous sommes perçus par les autres, physiquement et autrement. Cependant, l'intrigue avance trop lentement. L'entrée en matière, où les toiles des trois personnages, couchées par terre telles des momies enterrées dans un jardin, se racontent leurs malheurs, fascine d'un point de vue visuel. Mais seulement au début, car rien ne se passe vraiment et, pendant plusieurs minutes, on ne voit que le reflet des comédiens sur des portes en verre. Ainsi, la scène finit par s'éterniser. En fait, il faut attendre presque à la moitié de cette production de cent minutes avant que l'enjeu majeur de la pièce, le seul vraiment, apparaisse enfin. Quant au dénouement proprement dit, malgré ces quelques accents de tragédie, il tombe plutôt à plat.

L'aspect visuel de la production, qui constitue la cinquième mise en scène du texte de Chaurette, demeure sa force principale. Toute la scène évoque l'énorme cadre d'un tableau dans lequel évoluent des personnages. De plus, les panneaux vitrés permettent des déplacements ingénieux et d'astucieux effets visuels de miroitement et de transparence selon l'éclairage. Enfin, sur la scène, qui représente le salon de Zoé Pé, les meubles, qui sont tous des cadres pouvant être montés ou abaissés, amplifient l'impression que l'on contemple un tableau vivant.

Comme dans un musée d'art, d'habiles éclairages jouent ici un rôle prépondérant, par exemple l'évocation de la mer obtenue grâce à une luminosité vibrante, ou encore des tons de couleur variés, conférés aux personnages par le reflet de

la lumière sur leur corps. En fait, les trois «personnages-tableaux» portent des costumes complètement gris, de la tête au pied, y compris la chevelure, et des traces de couleur peintes sur leur corps engendrent un autre effet visuel frappant.

Tous les comédiens livrent des performances solides mais sans éclat, comme le texte lui-même, qui ne réussit pas à émouvoir malgré certaines répliques percutantes et quelques passages poétiques. Citons, entre autres, ce commentaire de Zoé Pé : «Poser pour une peinture c'est peu d'effort, un bref moment à passer pour obtenir l'éternité à travers l'art.» Lina Blais se démarque avec son interprétation de la jeune Pamela. Elle a d'ailleurs le beau rôle car ses interventions ajoutent de l'humour.

Joël Beddows, qui a reçu le Masque de la production franco-canadienne pour sa mise en scène du *Testament du couturier* en 2003, met habilement en scène un véritable tableau vivant. Toutefois, il pêche parfois par excès, notamment dans le cas de certains déplacements de comédiens. Dans une scène, le jeu entre Pamela, qui tourmente l'aveugle Octave en lui dissimulant sa canne, nuit à l'échange entre les deux autres comédiens sur scène. À quelques reprises, le mouvement silencieux et lent d'un comédien circulant à l'écart de la scène illustre symboliquement le passage du temps, mais trop souvent répété, ce procédé devient superflu.

Somme toute, cette initiative, une collaboration entre quatre troupes de langue française, dont trois de l'Ontario, demeure louable, car elle a rendu possible une production enrichie par d'importantes ressources théâtrales. Néanmoins, malgré un travail senti et peaufiné, cette pièce nous place en face d'un tableau qui, de prime abord, nous frappe et pique notre curiosité, mais qui, dépourvu d'émotion, nous touche à peine, du moins pas assez pour qu'on ait le goût de s'y attarder, de l'étudier et d'en découvrir les multiples dimensions. ■

La Société de Métis, pièce présentée du 23 au 28 novembre 2005, au Studio du Centre national des Arts, à Ottawa et, à Toronto, du 15 au 26 février 2006, au Théâtre français de Toronto. Texte de Normand Chaurette. Mise en scène de Joël Beddows. Une coproduction du Théâtre de la Catapulte (Ottawa), du Théâtre français du Centre national des Arts (Ottawa), du Théâtre Blanc (Québec) et du Théâtre français de Toronto. Avec : Lina Blais, Érika Gagnon, Hugo Lamarre et Guy Mignault; scénographie : Jean Hazel, éclairages : Glen Charles Landry; costumes : Isabelle Bélisle.

Daniel Marchildon est romancier, traducteur et journaliste à la pige dans la région de Penetanguishene.

